

ART CONTEMPORAIN

Mouvement(s) à huis clos au Séchoir

Même si le lieu reste fermé au public, le Séchoir a mis en place son exposition de début d'année en espérant que les portes puissent s'entrouvrir peu à peu. Vingt artistes, dont la moitié encore étudiants, ont travaillé sur le thème du mouvement.

Pendant les six premières semaines de l'année, le Séchoir à Mulhouse reste fermé au public. Impossible de chauffer les vastes volumes qui composent ce lieu à la fois musée et espace de travail et de formation. Au mois de février, la réouverture se fait avec une exposition. Cette année, le lieu devra rester fermé en raison du Covid. Mais l'équipe du Séchoir n'est pas restée inactives et a voulu présenter son exposition.

« Elle devait avoir lieu en avril et nous avions décidé de la reporter », explique Sandrine Stahl, présidente de l'association. « Nous avons fait un appel à candidature au début de l'année et nous avons reçu plus de quarante propositions. »

Performances en vidéo

Impatients de travailler, les artistes ont planché sur le thème du mouvement. « C'est un sujet que nous avons depuis longtemps sur notre liste. On avait envie de travailler avec des danseurs. L'idée au départ était de présenter uniquement des performances. Ça n'a pas été possible mais nous avons gardé le thème qui nous tenait à cœur. »

L'exposition *Mouvement(s)* compte dix-sept pièces et quatre performances. « La moitié des artistes sont des étudiants de la Haute école des arts du Rhin (Hear) à Mulhouse ou Strasbourg. Nous les



Même s'il reste fermé, le Séchoir a tenu à organiser une exposition, intitulée *Mouvement(s)*, avec une vingtaine d'artistes, dont une dizaine d'élèves de la Hear. Photo L'Alsace/J.L.

avons accompagnés pour la réalisation, le montage et la scénographie. Il y a notamment plusieurs artistes de la communauté coréenne avec des talents incroyables », poursuit Sandrine Stahl.

Pour les performances, le Séchoir a trouvé une solution dans l'éventualité où le lieu ne pourrait pas rouvrir d'ici la fin de l'exposition, prévue le 4 avril. « Elles seront filmées et mises en ligne sur les réseaux sociaux. Les vidéos pourront aussi être diffusées sur un écran dans l'exposition. »

Ce vendredi, Kiki DeGonzag était déjà à l'œuvre pour capter sa performance intitulée *Gravités*. Le cérémoniel *GUUD*, inspiré des rituels chamaniques coréens, réalisé par le collectif Hutton, *Gym de production* de Dlelim Kim, qui présen-

te des objets en mouvements, ou *En scène*, une invitation au mouvement par la voix proposée par Clément Desforges et Solène Moulin-Charnet, devront également s'adapter à la situation.

Dans la scénographie de l'exposition, le Séchoir a séparé celles où le mouvement peut être très abstrait et celles où le mouvement est lié au corps et à la danse.

« Pas en marche »

Avec les monotypes de Nahrae Lee, le mouvement est apporté par la technique qui oscille entre traditionnelle et expérimentale. Matthieu Stahl, quant à lui, trouve son mouvement dans l'émotion. Intitulée *Pas en marche*, sa toile est aussi un message. « Au-delà de la blague,

c'est aussi un état d'esprit », explique-t-il. « La situation m'oblige à m'agiter d'une autre manière. »

Vidéos de gestes presque imperceptibles de Gihoon Kim, ou des déplacements de pièce en pièce pendant le confinement, d'Élisa Bonami, broderies de Launay-Sajet Margaux, céramique représentant la tectonique des plaques par Marie-Rose Gutleben... Le mouvement n'est pas toujours une évidence dans cette première salle. Ils sont généralement plus faciles à saisir dans les silhouettes d'Antonio Talis, le dessin sur drap de lit de Valentine Cotte, ou la nuée d'oiseaux en céramique d'Éléonore Descazals.

Un peu plus loin, Françoise Saur a ressorti du journal qu'elle alimente depuis les années 1970, toutes les photos prises dedans ou à côté d'un

véhicule. « J'ai trouvé une autre manière de les présenter pour donner du mouvement aux images fixes », note la photographe. Ses images sont à voir en vidéo.

Reste à espérer que le public pourra lui aussi se mettre en mouve-

ment pour aller voir cette exposition au Séchoir.

Isabelle LAINÉ

SURFER Sur le site du Séchoir. À voir également la vidéo sur notre site internet

« On continue et on y croit ! »

Depuis près d'un an, le Séchoir vit au jour le jour, comme toutes les autres structures culturelles. À la fin de l'an passé, l'exposition CATALOG1 avait dû être arrêtée au bout de 15 jours en raison du confinement. « Fait très rare, nous y présentons uniquement des pièces des artistes du Séchoir », note Sandrine Stahl, la présidente de l'association. Une façon de remplacer les ateliers ouverts et d'apporter un peu de lumière sur les Sécheurs.

L'exposition s'était poursuivie à distance et avait permis de lancer la vente en ligne, toujours possible sur le site. Et pour la suite, le Séchoir attend de pouvoir reprendre son rythme de cinq expositions collectives et trois ou quatre expositions personnelles par an. « Les vingt artistes des ateliers viennent toujours travailler et peuvent recevoir en rendez-vous privés. Mais nous avons beaucoup moins de visibilité. »

« Tout est perturbé »

Financièrement, l'entrée étant habituellement gratuite, le Séchoir continue à fonctionner grâce aux subventions de la Région et de la mairie et surtout grâce aux loyers des artistes. En plus de la visibilité, le Covid-19 a bien évidemment supprimé les moments de convivialité



L'organisation de l'exposition et des performances, ici celle de Kiki DeGonzag, a permis aux artistes de se retrouver. Photo L'Alsace

et les « rencontres incroyables dans tous les domaines », ajoute Sandrine Stahl. « Les artistes ont besoin d'être nourris de ces échanges. »

« Le Séchoir est aussi dans un quartier populaire », note Matthieu Stahl. « Avec le nouvel arrêt de bus, nous pensions avoir des classes. Finalement, c'est nous qui devons aller dans les écoles. » « Tout est perturbé », reprend Sandrine Stahl. « Mais cette situation renforce la dimension outil de travail du Séchoir. Nous avons trouvé des solutions pour que l'exposition se fasse quand même. Ça a permis aux étudiants de la Hear de sortir de l'école. Tout le monde est content de retrouver un peu de liens. La préparation d'une exposition est un moment fédérateur et très important. On ne voulait pas passer à côté de ça. On continue, et on y croit ! »

Paul Béranger, sculpteur de lumière

Architecte de formation, Mulhousien d'adoption, peintre par passion, Paul Béranger apprivoise la lumière dans ses toiles, tout en contemplant les Vosges depuis son atelier au Séchoir. Il a vendu récemment une œuvre à une paroisse de Winchester en Angleterre. Portrait d'un artiste sensible et discret.

Enfance parisienne

« J'ai toujours dessiné et peint, depuis l'âge de 12, 13 ans, confie Paul Béranger, pour moi, c'était une façon de m'évader. » Né à Paris en 1964, il a grandi dans un appartement au sein d'une fratrie de quatre enfants, une mère qui travaillait au CNRS, un père géologue de formation. Son attirance pour l'art n'est pas un héritage familial. « Nos parents ont dû nous emmener une fois au Louvre et un jour à la Tour Eiffel lors d'une visite des grands-parents. »

Malgré sa passion pour la peinture, Paul Béranger ne songe guère aux Beaux-arts. « Dans ma famille, c'était exclu. Artiste, ce n'était pas un métier. » Mais son professeur de dessin au lycée Arago réussit à convaincre ses parents de l'orienter vers l'architecture. Même là, il a fallu argumenter. « Il leur a dit que c'était un domaine où on pouvait trouver du boulot. »

Architecte urbaniste

Paul Béranger sort diplômé de l'École nationale supérieure d'architecture de Paris-Tolbiac en 1988, avec la volonté de s'orienter vers l'urbanisme. « Je



Paul Béranger dispose d'un atelier au Séchoir depuis 2018. « Je suis très content d'être ici. Il y a une belle ambiance, une diversité de pratiques, une vraie dynamique... » Photo L'Alsace/F.M.

ne suis pas quelqu'un de bricoleur, à l'aise sur les questions de chantier. J'ai un rapport intellectuel au monde », confie-t-il. Il travaille d'abord pour des agences parisiennes, notamment dans celle qui réalise la Pyramide du Louvre de Pei. En 1992, il rencontre sa future femme Corinne et s'installe à Lyon.

En 1997, il intègre le service d'urbanisme de la Ville de Mulhouse comme chargé d'études, coloriste conseil... Il dirige le service depuis 2003.

Un lent processus

Pendant toutes ces années, Paul Béranger n'a jamais cessé de peindre. Il a même essayé d'en vivre un moment à Lyon. Il expo-

se toujours ses toiles dans la galerie d'Emmanuel Estève, 26 rue Saint-Jean, au cœur de la vieille ville.

Son travail artistique mûrit toujours autour de la même obsession : apprivoiser la lumière, capturer des reflets au cœur des ténèbres. « C'est un travail qui s'est mis en place lentement. Je suis passé par la peinture sur tissu, des techniques d'impression... Avec toujours cette recherche sur la couleur et la lumière. »

Il procède toujours de la même façon. Il prépare d'abord un fond sombre à la peinture, quel que soit le support utilisé (toile, bois, carton, papier...) Il puise ensuite dans sa « palette » de papiers de

soie préalablement peints et rangés dans des casiers, camaïeux de bleus, orangés, verts, jaunes, rouges, ocres... Ces parcelles de papiers colorés sont disposées sur la toile et encollées. Au fil des superpositions, l'image prend du relief, des formes se dessinent, la lueur surgit. Des compositions douces et vibrantes, à la fois apaisantes et captivantes, le regard est aspiré dans les profondeurs des couches, le mystère des effets visuels.

Intuitif et sensuel

Au commencement, l'obscurité. « Une tradition que j'emprunte à la peinture à l'huile de l'époque baroque, Caravage, de La Tour... On part du sombre pour

Une œuvre Outre-Manche

En avril 2018, alors que Paul Béranger expose dans la galerie de son ami céramiste Emmanuel Estève à Lyon, un pasteur anglican passe dans la rue et son regard est attiré par l'une des toiles. C'est un océan de bleus profonds et, au cœur de la toile, une tache de lumière incandescente. Chacun peut mettre derrière ces couches de couleurs patiemment intriquées des choses différentes. Une dimension spirituelle évidente, l'idée de rédemption... Il n'est guère étonnant que les toiles de Paul Béranger puissent trouver leur place dans un lieu sacré. Mais il a fallu d'abord un long processus. « Le pasteur a expliqué qu'il était intéressé par mon travail mais il devait d'abord en parler à ses paroissiens. » Paul Béranger a dû monter un dossier pour la petite église, présenter plusieurs tableaux, apporter des garanties concernant la conservation de l'œuvre... « Le pasteur a organisé une souscription. Finalement, les paroissiens ont choisi l'œuvre que lui-même avait repérée. » La toile, d'une dimension de 130 x 89 cm, s'intitule *Laisse aussi l'image*. Elle a traversé la Manche en novembre 2020, juste avant le Brexit, et illumine désormais un mur de l'église anglicane Saint-Paul de Winchester.



La toile « Laisse aussi l'image » a trouvé sa place sur le mur d'une chapelle anglicane, Saint-Paul Church à Winchester. Photo Ursula Payne

aller vers la lumière. C'est une peinture qui me correspond bien, je pense avoir trouvé mon écriture. Une écriture qui s'inscrit dans le temps long, la fragilité, la préciosité du papier de soie déchiré, le plaisir de jouer avec les couleurs. Je n'ai pas d'idée préconçue, je ne suis pas du tout un artiste conceptuel. Je suis plutôt dans l'intuition, dans un rapport sensuel à la peinture, tactile... Ce qui m'intéresse, c'est une

certaine saturation. Je garde aussi la mémoire du collage, des choses disparaissent, réapparaissent... Et chaque nouvelle peinture est la continuation de la précédente... » Une peinture de la trace et de la mémoire.

Frédérique MEICHLER

SURFER Le site de l'artiste : <https://paul-beranger.fr>
PLUS WEB Diaporama sur nos sites lalsace.fr et dna.fr